CRITIQUE, concert. TOULOUSE, la Halle-aux-grains, le 26 mars 2025. BEETHOVEN : Concertos pour piano 3, 4 et 5. Chamber Orchestra of Europe, Sunwook Kim (piano et direction)

Les Grands Interprètes ont invité le Chamber Orchestra of Europe dans un programme généreux incluant rien moins que les trois derniers concertos pour piano de Beethoven. C'est le célébrissime pianiste coréen, Sunwook Kim qui joue et dirige du piano. Un tel marathon, nous ne l'avions entendu qu'à la Roque d'Anthéron avec le regretté Lars Vogt en 2018.

Ce soir l'orchestre est divin. Les attaques sont fermes, les rythmes très serrés et la vivacité de chaque musicien est sidérante. Les nuances sont d'une grande subtilité et les couleurs chatoyantes. Le piano de **Sunwook Kim** est impeccable rythmiquement, installant une tension dramatique que rien ne viendra distraire, avec une articulation très précise.

Le *Troisième concerto* de Beethoven est encore grâcieux tout en installant un dialogue très novateur entre le soliste et l'orchestre. L'entente entre le chef-pianiste et l'orchestre est parfaite et tout avance avec évidence. Le mouvement lent

installe un superbe dialogue entre les bois et pianiste. Le final plein d'énergie est tout à fait jubilatoire.

Le *Concerto n°4* est bien plus révolutionnaire, en installant un dialogue tendu entre le soliste et l'orchestre. Dialogue mais non conflit même dans le sublime mouvement lent. Cet *Andante con moto* a quelque chose d'orphique. Le dialogue entre l'orchestre tonitruant et le piano *pianissimo* évoque Orphée calmant les monstres des Enfers. La magie opère et ce soir les interprètes se surpassent dans une beauté sonore idéale.

Après l'entracte, le sublime *Cinquième concerto dit l'Empereur* va porter au triomphe l'orchestre et le pianiste. Le feu, le brillant et surtout un élan irrépressible sont partagés entre le chef-pianiste et l'orchestre. C'est puissant sans violence, brillant sans effets extérieurs. La technique du pianiste est grandiose et la virtuosité des musiciens de l'orchestre n'est pas moindre. Il est possible de penser avoir entendu une version idéale. Le public est ravi et applaudit avec enthousiasme. La générosité de ce concert n'a échappé à personne surtout en ce temps de restrictions budgétaires générales.

CRITIQUE, concert. TOULOUSE, la Halle-aux-grains, le 26 mars 2025. BEETHOVEN : Concertos pour piano 3, 4 et 5. Chamber Orchestra of Europe, Sunwook Kim (piano et direction).Crédit photographique © Hubert Stoecklin

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l’Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N’Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction)

Le 28 mars 2025 restera gravé dans les mémoires des mélomanes messins : la Cité Musicale a vibré sous l’énergie électrisante de l’Orchestre National de Metz Grand-est, dirigé avec une maestria impressionnante par la cheffe australienne Keri-Lynn Wilson. Au programme, deux monuments de la musique symphonique interprétés avec une intensité rare : le *Deuxième Concerto pour piano* de Franz Liszt, porté par la virtuosité envoûtante de la pianiste française Marie Ange N’Gucci, et la *Dixième Symphonie* de Dmitri Chostakovich, déployée dans toute sa puissance dramatique.

Dès les premières notes du *Concerto n°2* de Liszt, **Marie Ange N’Gucci** a captivé la salle par son toucher à la fois délicat

et puissant. Son interprétation, loin de tout académisme, a épousé les contrastes du romantisme lisztien avec une sensibilité remarquable. Les cadences scintillent, les passages lyriques chantent avec une grâce aérienne, tandis que les moments les plus véhéments jaillissent avec une énergie presque théâtrale. La phalange messine, placée sous la baguette précise et inspirée de **Keri-Lynn Wilson**, tisse un dialogue fascinant avec la soliste, entre éclats symphoniques et murmures poétiques. Le *finale*, d'une virtuosité étourdissante, soulève une ovation unanime – le public, visiblement subjugué, n'a pas ménagé ses applaudissements.

Dans la seconde partie de soirée, la *Dixième Symphonie* de Chostakovich a confirmé l'excellence de l'orchestre et de sa cheffe. **Keri-Lynn Wilson**, dont la lecture allie rigueur et passion, a magistralement restitué l'âme tourmentée de cette œuvre. Le deuxième mouvement, souvent associé à la figure de Staline, a été traversé d'une violence sourde et implacable, tandis que le troisième mouvement, avec son motif mélancolique en hommage à DSCH (le monogramme musical du compositeur), a été porté par une émotion palpable. Les musiciens de l'**Orchestre National de Metz Grand-Est** ont démontré une cohésion et une engagement remarquables, des cordes profondes et tourmentées aux cuivres héroïques, en passant par les bois d'une expressivité déchirante.

Cette soirée a été bien plus qu'un concert : une expérience musicale totale, où chaque interprète a donné le meilleur de lui-même sous la direction inspirée de **Keri-Lynn Wilson**. **Marie Ange N'Gucci**, en étoile montante du piano français, a confirmé son immense talent, tandis que l'orchestre a brillé dans un répertoire exigeant avec une maturité impressionnante. La **Cité Musicale de Metz** peut être fière d'avoir offert un tel moment de grâce – un rendez-vous avec le génie de Liszt et Chostakovich, servi par des artistes au sommet de leur art.

CRITIQUE, concert. METZ, Grande salle de l’Arsenal, le 28 mars 2025. LISZT / CHOSTAKOVITCH. Orchestre National de Metz Grand-Est, Marie-Ange N’Gucci (piano), Keri-Lynn Wilson (direction).
Crédit photographique © Yuri Griaznov

CRITIQUE, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 29 mars 2025. GASSMANN : L’Opera seria. P. Spagnoli, J. Fuchs, M. Olivieri… Laurent Pelly / Christophe Rousset

Un chef-d’œuvre hilarant, redécouvert il y a trente ans par René Jacobs, fait son entrée au répertoire du Teatro alla Scala sous l’initiative de Dominique Meyer qui l’avait programmé au TCE en 2003. Une distribution de très haut vol, une direction électrisante et une mise en scène fidèle au livret, mais un poil trop sage.

Le livret de ***L'Opera seria***, écrit par **Ranieri de' Calzabigi** (l'un des réformateurs de l'opéra avec Gluck…), et mis en musique par **Florian Leopold Gassmann**, est un bijou de 1769 qui se présente comme l'illustration lyrique du théâtre à la mode de Benedetto Marcello, pamphlet féroce contre les travers de l'opéra, la vanité des castrats et divas, les caprices des poètes et compositeurs. Une fascinante mise en abyme contant la préparation catastrophique d'un *opera seria* qui, après avoir été houleusement déchiffré au deuxième acte, sera en partie seulement représenté au troisième, interrompu par les sifflets du public et la fuite de l'imprésario avec la caisse. Si *L'opera seria* est le chef-d'œuvre du genre méta-opéra, d'autres exemples, moins développés, avaient déjà fait leurs preuves au début du XVIIIe siècle (*La Dirindina* de Gigli et Scarlatti en 1715 ; *L'impresario delle Canarie* de Métastase et Sarro en 1724), et la formule perdure jusqu'au XXIe siècle, puisque à la Scala, en 2017, la création du dernier opéra de Salvatore Sciarrino *Ti vedo, ti sento, mi perdo* mettait en scène un compositeur débattant avec un poète, pendant les répétitions d'une cantate de Stradella ; on y trouvait un musicien, une cantatrice, des serviteurs au nom tout aussi grotesque, qui attendaient vainement l'arrivée du maître censé apporté l'air final. Chez Gassmann, le poète Delirio, le maître de chapelle Sospiro, l'imprésario Fallito (« *Ruiné* ») se battent contre les caprices de Stonatrilla (« *Détonante* »), Smorfiosa (« *Mijaurée* ») et Porporina, les bien-nommées, tandis que Ritornello, un castrat à la voix de ténor en fait des caisses pour plaire à la *primadonna*. Voilà du pain béni pour un metteur en scène, Martinoty en 1994 y avait excellé.

Laurent Pelly y imprime à sont tour sa marque, mélange d'ironie et d'élégance, toujours fidèle à l'esprit de l'œuvre : sur scène, des portes blanches se détachent d'un fond noir, nous sommes dans l'appartement de l'imprésario, les très beaux costumes imaginés par le metteur en scène lui-même nous plongent d'emblée dans ce XVIIIe siècle réformateur, tandis que dans le deuxième acte, le même décor légèrement pivoté

illustre une galerie élégante mais froide de ce même appartement. La dimension méta-théâtrale et spéculative des deux premiers actes, ainsi que les nombreuses références aux conventions de l'opéra, atténuent leur efficacité dramaturgique qu'une pointe de folie supplémentaire aurait exaltée davantage. Dans le troisième acte, l'exotisme de l'opéra est superbement rendu, dans les tons bleu-gris qui donnent l'impression d'une esquisse de décor à la fois fragile et poétique, (superbes créations avec éléphant, palanquin et tentes ad hoc de **Massimo Troncanetti**), magnifié en outre par les lumières diaphanes de **Marco Giusti.** Le décor finit par s'écrouler, tandis que les interprètes et danseurs (chorégraphie hilarante de **Lionel Hoche**) tentent vainement de faire illusion. C'est sans doute le moment le plus drôle de l'opéra, et on regrettera d'autant plus les coupures (notamment le public qui doit siffler l'échec de la représentation) qui – ironie du sort – semblent répondre aux critiques de Fallito lui-même… trouvant l'opéra trop long !

La distribution réunie sur scène mérite tous les éloges, à commencer par le Fallito de **Pietro Spagnoli** (qui chantait Delirio dans la version Jacobs). Diction impeccable aidant, il se démène comme un diable pour faire entendre raison à ses employés, l'excellent Delirio de **Mattia Olivieri**, baryton racé et acteur hors pair, et le génial Sospiro de **Giovanni Sala**, peu habitué à ce répertoire ancien, mais qui se fond littéralement dans le jeu, chacune de ses interventions faisant mouche. Parmi les chanteuses, **Julie Fuchs** – qui reviendra en fin de saison dans *La Fille du régiment* (à nouveau dirigé par Laurent Pelly) – triomphe en Stonatrilla, à qui échoit les airs les plus virtuoses et les plus exigeants ; si **Serena Gamberona** est un peu en retrait dans son incarnation de Porporina (son air « *Più non si trovano* », parodie de *L'Olimpiad*e de Métastase mériterait plus d'engagement), **Andrea Caroll** campe une Smorfiosa pleine de justesse, à la voix brillante et toujours impeccablement projetée. Une mention spéciale pour le Ritornello de **Josh Lovell** ; censé incarné un

castrat, il est un ténor qui chante constamment dans le registre aigu, et s'il ne peut faire oublier la prestation mémorable de **Jeffrey Francis**, il est impayable dans son jeu constamment parodique qui éclate dans son air de bravoure au début du 3e acte (un peu gâché par les pitreries parasites des danseurs l'accompagnant : la *star* c'est lui, inutile d'attirer l'œil ailleurs). Excellente prestation de Alessio Arduino en Passagallo, tandis que les trois mères trouvent en **Alberto Allegrezza** (Bragherona), impériale et surpassant même vocalement ses rivales, **Filippo Mineccia** (Caverna) et **Lawrence Zazzo** (Befana) de luxueux interprètes.

Dans la fosse, **Christophe Rousset** dirige les forces de ses **Talens lyriques**, renforcées par quelques musiciens du Teatro alla Scala, avec une précision roborative – une gageure dans une salle aussi vaste –, et un amour communicatif pour ce répertoire qui prouve que même la parodie de l'opéra, quand elle conjugue un excellent livret et une musique brillante, est affaire sérieuse.

Critique, opéra. MILAN, Teatro alla Scala, le 29 mars 2025. GASSMANN : L'Opera seria. P. Spagnoli, J. Fuchs, M. Olivieri… Laurent Pelly / Christophe Rousset

VIDEO : Trailer de *L'Opera seria* de Vittorio Gassmann selon Laurent Pelly au Teatro alla Scala

CRITIQUE, concert. ANGERS, Palais des Congrès, le 27 mars 2025. BEETHOVEN / DEBUSSY / ZEMLINSKY. Orchestre National des Pays de la Loire, Sascha Goetzel (direction)

C'est un concert "maritime" que proposait à son public l'Orchestre national des pays de la Loire, en mettant en miroir trois ouvrages ayant trait à l'univers aquatique : le choeur "*Mer calme et voyage heureux* » de Ludwig van Beethoven, la célébrissime "*Mer*" de Claude Debussy et la plus rare "*Petite sirène*" d'Alexander von Zemlinsky.

La soirée a cependant débuté par un discours de deux syndicalistes de l'ONPL, dénonçant le désengagement de la Région en matière culturel, avec un budget 2025 revu drastiquement à la baisse… Puis la musique reprit ses droits, sous la gestuelle toujours aussi aérienne et souple du directeur musical de la phalange ligérienne, **Sascha Goetzel**, avec d'abord la Cantate de Beethoven écrite en 1814 sur deux poèmes de Goethe : "*Meerestille und Glücklich Farht*". Cette pièce met immédiatement en exergue la justesse d'intention du

fringant chef autrichien, autant que la qualité d'exécution de la formation symphonique et du chœur. Préparé par sa chef attitrée **Valérie Fayet**, ce dernier développe d'abord en douceur le premier *Lied* du grand dramaturge allemand, pour se dynamiser ensuite dans la seconde partie, *Allegro vivace*. Après cette relative rareté, *La Mer* (1905) de Debussy ramène l'audience angevine vers des rivages plus connus. Les solistes s'y avèrent excellents, tandis que les *tutti* se montrent impressionnants, notamment du côté des cordes. La vision de Goetzel s'avère globalement assez spectaculaire, laissant par exemple les trombones éclater à la fin de la première des trois esquisses (*"De l'aube à midi sur la mer*"). Les deuxième (*"Jeux de vagues*") et troisième (*"Dialogue du vent et de la mer"*) sont tout aussi réussies, en raison de leur caractère fiévreux et emporté.

Après la pause, quelle belle découverte que cette "*Petite sirène*" (*"Die Seejungfra*u") du compatriote du chef, le génial Alexander von Zemlinsky. Composée en 1903, la partition rappelle les poèmes symphoniques de Liszt par sa musique à programme, inspirée d'Andersen, tout en faisant appel à une orchestration beaucoup plus foisonnante et imposante. La même fougue remarquée dans Debussy porte également l'interprétation de Sascha Goetzel, les épisodes les plus descriptifs, comme l'évocation de la tempête, prenant beaucoup de relief. Le chef ainsi avec les *tempi*, ralentissant dans les passages lents, admirablement apaisés, pour mieux surprendre dans les *tutti* embrasés qui surviennent tels d'irrésistibles soubresauts de pulsation rythmique. On se répète, une bien belle découverte !

CRITIQUE, concert. ANGERS, Palais des Congrès, le 27 mars 2025. BEETHOVEN / DEBUSSY / ZEMLINSKY. Orchestre National des

Pays de la Loire, Sascha Goetzel (direction). Crédit photographique © Sébastien Gaudard

---

CRITIQUE, danse. PARIS, Palais Garnier, le 27 mars 2025. « Vers la mort » de Sharon EYAL et « Appartment » de Mats EK par le Ballet de l'Opéra national de Paris

Mozart et Da Ponte sont portés en triomphe à Prague, après les représentations des Noces de Figaro. Très vite, le duo s'attèle sur le sujet de Don Giovanni (octobre 1787), auquel ils insufflent une dimension tragique et fantastique inédite. Portrait d'un héros libre et sans entraves, qui pourfend la morale comme le social, Don Giovanni, célébré par Goethe, « l'opéra des opéras », dresse le portrait du premier héros révolutionnaire.

GRAND TÉÂTRE DE GENÈVE, le 28

mars 2025. MOUSSORGSKI : La Khovantchina. Raehann Bryce-Davis, Dmitri Ulyanov, Michael J. Scott… Calixto Bieito / Alejo Pérez

Le Grand Théâtre de Genève affiche une version flamboyante d'un opéra rare de Moussorsgki : *La Khovantchina*. Ce brûlot sociétal et politique, spectaculaire, est restitué dans une version particulièrement complète, délivrant une vision singulièrement cynique et barbare. Le plateau vocal de haut vol dont l'exceptionnelle Marfa de Raehann Bryce-Davis, compense largement laideur et vulgarités de la mise en scène ciselées par le provocateur Calixto Bieito. D'autant plus que le metteur en scène catalan dispose à Genève d'une machinerie impressionnante, luxueuse en effets visuels grand format, perdant souvent toute mesure ou justification dramatique… [pour le seul plaisir de provoquer ?]…

Crédit photographique : © GTG / Carole Parodi

Opéra rare sur scène, opéra puissant cependant, **la Khovantchina [1881]** souligne chez Moussorsgki son regard affûté sur le pouvoir et la politique. Dans le sillon de son opéra précédent, Boris Godounov conçu 10 ans auparavant [1869], le compositeur russe affine encore sa vision des composantes de la société russe.
Tout pouvoir ne peut être que barbare, violent, cynique et dans cette mise en scène d'une vulgarité sans limite. Sur cet échiquier infect s'opposent plusieurs partis : les Vieux-Croyants, sectaires défenseurs des traditions ancestrales, menés par l'illuminé Dossifeï ; les guerriers barbares Streltsy, sans foi ni loi, souvent ivres et brutaux, bras armés du boyard Ivan Khovansky, prêt à tout pour prendre le pouvoir y compris s'insurger contre la Tsarevna Sofia, et placer son fils Andrei sur le trône ; face au pourfendeur Khovansky, se dresse le prince Galitsine [ancien amant de la dite Tsarevna, rivale du Tsar Pierre], pro européen, qui a vaincu les polonais et les ukrainiens… Il incarne la ruse du diplomate [face à la sauvagerie active du boyard Khovansky : l'astuce et la phraséologie contre l'épée et la violence.



Marfa, voyante pour Galitsine, lui dévoile son avenir : chute, échec, exil et mort

Puissance omnipotente et même mythique car invisible, le Tsar véritable ne se voit jamais : Pierre le Grand ne paraît pas, est cité, mais ses troupes interviennent pour rétablir ce qui semble juste ; elles sauvent Marfa que Galitsine avait condamnée, puis le scribe, que Bieito imagine sur son siège, en ado attardé, excité, à casquette, en joueur de jeux vidéo.
Le Tsar est une autorité qui agit en dernière instance à mille lieux et plus haut que la vermine humaine qui encombre les planches ce soir. Ainsi au terme d'une action rien qu'anecdotique, Pierre punira comme il se doit l'insolent Khovansky. Et son dossier ou son « affaire » [la Khovantchina] sera refermée, goutte d'eau dans l'océan de l'histoire russe qui a compté par milliers, attentats, coups d'état, rébellions… matés, avortés, évacués. Du reste l'opéra s'achève

sur la mise à mort des Streltsy, gazés minutieusement alors que la grâce leur avait été accordée soit disant (?!).
Surtout l'action se conclut sur le bucher collectif qui extermine le cercle des Vieux-Croyants et leur guide Dossifeï ; ils avaient fini dans une sorte de transe sectaire comme en témoigne le duo Marfa / Suzanna, au bord de l'hystérie apeurée…

Reste un personnage central au nom duquel les dites figures politiques se prononcent, prennent parole et décision : le peuple. Manipulé, infantilisé, culpabilisé, il encaisse, souffre, patiente, se soumet, toujours sidéré / révolté [le choeur des femmes Streltsy], dans une inquiétude voire une indignation, rien que passive.

Barbarie du sujet,
vulgarité de la mise en scène



Ivan Khovansky et ses esclaves persanes

Évidemment tout cela se voit dans la mise en scène de Bieito mais avec une surenchère qui accumule les poncifs du genre, manquant passablement de subtilité, n'évitant pas les répétitions ni la confusion [le personnage bouffon et trivial de Kouzka qui ouvre l'opéra, dévorant au sens strict du terme la tête cireuse, verdâtre de Staline dans son cercueil…!]. On concède que l'image suffisamment écœurante illustre ce cauchemar qui est à l'œuvre du début à la fin…

Mais le spectacle sait cependant ménager quelques images fortes comme seul le genre opéra peut en produire dans la magie des sons et l'incantation du chant.
Ainsi l'arrivée du cygne blanc Khovansky, entouré par les 11 immenses panneaux vidéo, représentant la cohorte des

ballerines du lac des cygnes, composant comm une nuée d’anges suspendus [belle mise en abîme d’un moto emblématique de la culture russe].
Vision onirique s’il en est dans cette arène des vulgarités assumées, et qui contraste avec celle, finale, du dernier Dossifeï, apparaissant dans son tapis chasuble sur les épaules, masque à oxygène sur la tête, pendant qu’en fond de scène, les Streltsy, dans leur wagon grandeur nature, sont minutieusement… gazés. La fumée qui s’échappe du toit du wagon ne laisse aucun doute sur l’horreur à l’œuvre [rappelant les goulags et les atrocités perpétrés par le petit père des peuples, Staline…] ; l’image est aussi glaçante et d’un esthétisme qui s’inscrit dans la mémoire. Elle symbolise toute l’action et le sujet de l’opéra : la manipulation des peuples et leur extermination au nom d’une idéologie politique.

Le grand œuvre de Moussorgski



Scène finale : Les Vieux-Croyants réunis (avec Dossifeï, Marfa, Andrei) avant leur suicide collectif

La production genevoise souligne l'ampleur de la partition laissée par Moussorgski : son universalisme et son infinie poésie, comme son réalisme cru et cynique. Il apparait d'ailleurs que les théâtres de Moussorgski et de Wagner sont contemporains. Comme chez Wagner, on y retrouve une partition orchestrale des plus spectaculaires et envoûtantes, d'autant que l'Opéra de Genève a choisi de tout jouer, révélant des scènes encore plus rares [ou rarement enregistrées : la chanson amoureuse de Marfa (début du III) auquel succède son duo avec Susanna puis leur trio avec Dossifeï ; ou le récit du scribe, des mercenaires du tsar qui massacrent les Streltsy à la fin du même IIIè acte ; et dans une version des plus complètes comprenant en complément de celle première de Rimsky-Korsakov, l'orchestration de Chostakovitch [dont on

comprend qu'il s'est probablement délecté à orchestrer une action qu'il a vécu lui même en tant que victime de la terreur stalinienne] puis celle de Stravinsky pour la fin [tableau du suicide collectif des Vieux Croyants au V].

On retrouve aussi en Marfa une sorte de Kundry, figure de la révolte, surtout de la culpabilité, mais aussi incarnation humaine et maternelle qui demeure cependant sous l'emprise du Vieux prêtre. Il y a enfin, traversant toute l'œuvre, cette symbolique du feu, source enivrante qui sauve en purifiant [pour mieux renaître ?] ainsi que Wagner l'exprime à travers le personnage de Loge et surtout dans le final du Ring dont toute l'action s'achève, elle aussi, dans les flammes rédemptrices … Du reste sur le plan strictement musical, l'expérience que vit le spectateur en assistant à l'opéra de Moussorsgki est au moins équivalente à celle qu'il éprouve face au théâtre de Wagner ; d'autant plus que l'un et l'autre pointe de la même façon et avec une clairvoyance au moins égale, la barbarie et la duplicité, les tractations et la manipulation dont sont capables les hommes, en particulier quand le pouvoir est en jeu.

La partition de la Khovantchina est une somme d'une insondable richesse exprimant sur le thème du pouvoir et de la société des peuples soumis, ce regard singulier de l'âme russe. Chostakovitch et Stravinsky ne se sont pas trompés en choisissant de réorchestrer une partition particulièrement fascinante et musicalement flamboyante ; à ce titre, la danse des esclaves persanes censées divertir Khovansky à sa cour est aussi sensuelle et chatoyante que la Sheherazade de Rimsky, un rêve symphonique d'une beauté confondante, dans un marécage d'actes ignobles et cyniques. La féerie avant l'assassinat du prince séditieux.

Plateau vocal très convaincant



Marfa rongée par son amour inavouable et Susanna (III)

De manière générale, tous les chanteurs convainquent ; ils partagent une indéniable intensité et vraisemblance, chacun dans leur partie. Parmi les « seconds rôles » (bien qu'en réalité chaque personnage assoit l'action globale], distinguons entre autres, le Kouzka d'**Emanuel Tomljenovic** [vocalement assuré, et qui va jusqu'au bout de son personnage, d'une veulerie presqu'obscène dans son jeu scénique]. De même, le scribe du ténor britannique **Michael J. Scott** ; le prince Andrei d'**Arnold Rutkowski**, comme le Galitsine de **Dmitry Golovin**, serpent altier qui sait débusquer chez le boyard Khovansky, la faille qui ronge sa cuirasse : évoquant alors « ce petit enfant qui ne trouvait pas sa place »… ; chacun

vibre du même relief dramatique et vocal.

Réussissant haut la main sa prise de rôle, la mezzo américaine **Raehann Bryce-Davis** [remarquée à Covent Garden en Amneris dans Aïda de Verdi) affirme une Marfa active, amoureuse et rongée par la culpabilité (son amour pour Andrei) ; son personnage rétablit charnellement l'épaisseur humaine de l'œuvre, complétant en cela la succession des confrontations politiques [plutôt glaçantes], comme les nombreux tableaux collectifs avec chœur… Elle réussit en particulier ses 3 séquences cruciales : sa voyance comme médium scrutant l'avenir [et annonçant dans une scène de pur spiritisme : exil, destitution et mort pour Galitsine] ; sa chansonnette de jeune fille éprise qui concentre ses désirs avortés et mal vécus ; enfin son duo avec le prince Andrei au moment de l'immolation collective qui dévoile sa relation trouble avec le jeune prétendant finalement sacrifié.

Saluons aussi **Dmitri Ulyanov**, dans le rôle du prince Ivan Khovanski (précédents Général Kouzoumov dans Guerre et Paix, et Boris dans Lady Macbeth de Mtsensk) ; impeccable de brutalité libre et décomplexée grâce à un chant jamais serré ni tendu ; comme le Dossifeï de la basse **Taras Shtonda** [qui endossait le rôle en 2024 à la Staatsoper de Berlin…] : aplomb manipulateur, discours dogmatique et intolérant, emprise sur chaque âme perdue qui l'approche, on comprend que cette figure du fanatisme religieux, et de la repentance aussi véhémente qu'insondable, n'ait aucune difficulté en guide sectaire, à entraîner en fin d'action ses ouailles à la mort… **Les chœurs** très sollicités dans le jeu dramatique contribuent à la violence brute du spectacle. La direction du chef argentin **Alejo Pérez** convainc particulièrement par son sens du détail qui profite évidemment aux orchestrations en jeu : celle de Rimsky qui le premier a souhaité achever la partition (1886) laissée inachevée par Moussorgski en 1881 ; celle de Chostakovitch bien sûr (1950), et plus encore assurément celle en demi teinte, spirituelle et pessimiste, de Stravinsky dont

la science des couleurs et l'économie poétique jusqu'à l'épure, semble renouer avec le génie dramatique de Moussorgski.
Le jeu des timbres, en particulier les clarinette, cor anglais [danse des esclaves persanes] et basson, souvent exposés, apportent cette tendresse bienvenue dans une fresque qui collectionne les abjections collectives de toute sorte [avec cet air sur la médisance qui en dit long alors sur la société russe épinglée par Moussorsgki]. On ne saurait disposer d'une réalisation musicale plus complète et convaincante. Ce que nous donne à voir le metteur en scène les premiers tableaux passés, et ses éléments qui se répètent souvent, tendraient à l'indigestion. Mais, pour qui est désormais familier de son travail scénique, Calixto Bieito n'a-t-il pas justement, comme but ultime, de nous faire réagir ? Que l'on apprécie pas ou peu la réalisation visuelle, le cast vocal, le travail en fosse (Orchestre de la Suisse Romande) sont absolument à écouter.

_____

GRAND Théâtre de GENÈVE, le 28 mars 2025. MOUSSORGSKI : La Khovantchina.
Encore 3 dates à l'affiche : demain dimanche 30 mars [16h], les 1er puis 3 avril [19h] – Durée : 4h avec entracte de 30 mn

Prochaine production lyrique présentée par le Grand Théâtre de Genève [dans la Cathédrale Saint Pierre] le STABAT MATER, oratorio de PERGOLESI mis en scène par Roméo Castellucci : du 10 au 18 mai 2025 – plus d'infos : https://www.gtg.ch/saison-24-25/stabat-mater/

6 représentations
10, 12, 13, 14, 16 et 18 mai 2025 – 20h30
Cathédrale Saint-Pierre

Place non numérotée

Durée : approx. 1h15 sans entracte

DISTRIBUTION
Direction musicale : Barbara Hannigan
Mise en scène, scénographie, costumes et lumières : Romeo Castellucci

Soprano : Barbara Hannigan
Contre-ténor : Jakub Józef Orliński

Ensemble Pomo d'Oro
Ensemble Contrechamps
Maîtrise du Conservatoire populaire de Genève

GRAND THÉÂTRE DE GENEVE, le 28 mars 2025. **Modeste Moussorgski (1839-1881) : La Khovantchina** (1881), drame musical en cinq actes sur un livret du compositeur et de Vladimir Stassov (orchestration de Rimsky-Korsakov – 1886, Dimitri Chostakovitch -1950 ; et Igor Stravinsky (acte V). Mise en scène : Calixto Bieito. Avec Dmitry Ulyanov, Prince Ivan Khovanski ; Arnold Rutkowski, Prince Andrei Khovanski ; Dmitry Golovnin, Prince Vassili Golitsine ; Vladislav Sulimsky, Le boyard Chakloviti ; Taras Shtonda, Dossifeï ; Raehann Bryce-Davis, Marfa ; Liene Kinča, Susanna ; Michael J. Scott, le Scribe ; Ekaterina Bakanova, Emma ; Igor Gnidi, Varsonofiev ; Emanuel Tomljenović, Kouzka ; Remi Garin, Strechniev, …. Maîtrise du Conservatoire Populaire de Genève / Choeur du Grand Théâtre de Genève (Chef des chœurs : Mark Biggins). Orchestre de la Suisse Romande / direction : Alejo Pérez

---

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre National de Nice, le 26 mars 2025. BOULEZ : Sonatine pour flûte et piano, Dérives 1 et 2. Ensemble Orchestral Contemporain, Bruno Mantovani (direction)

Ça y est, on y est arrivé au 26 mars tant attendu de la commémoration des cent ans de Pierre Boulez ! Du coup, par nécessité ou par choix, un certain nombre de célébrations ont eu lieu en France. On s'est réuni en petits cénacles ou en grandes assemblées. Des journalistes en mal d'érudition ont tenu des propos savants ou abscons – dont ils ne comprenaient forcément pas le sens…

Mais une chose est sûre : l'un des concerts les plus exaltants a eu lieu à Nice avec les ***Dérives 1 et 2*** sous l'admirable direction de **Bruno Mantovani**. Une vraie jubilation boulézienne ! Le concert s'est déroulé dans le cadre du **Printemps des Arts de Monte-Carlo**, délocalisé à Nice. Il a été donné entre les murs de pierre nue de l'ancienne église des Franciscains, transformée en **Théâtre National de Nice**. Salle comble. La Côte d'Azur a ses fervents bouléziens.

Le programme jalonnait en trois œuvres la chronologie boulézienne : *Sonatine pour flûte et piano,* puis *Dérives 1 et*

2. Dans la *Sonatine* à l'écriture déchirée, dans la droite ligne de l'esthétique sérielle, on sent à plusieurs moments une nostalgie des formules mélodiques. La tentation du lyrisme n'est pas loin. Puis les stridences de la flûte reprennent leurs droits, auxquelles répondent les fulgurances du piano. A un moment, celui-ci n'hésite pas à jouer des coudes et prendre la vedette en un violent solo. L'œuvre fut composée pour Jean-Pierre Rampal qui ne la joua pas (ce fut la même chose, en son temps, avec le violoniste Kreisler dont la célébrité tient à une sonate de Beethoven… qu'il a refusé de jouer !).

On peut affirmer que cette *Sonatine* a été admirablement vengée, l'autre soir, par le flûtiste **Fabrice Jünger**, accompagné par le pianiste **Benjamin d'Anfray.** *Dérive 2* était la pièce maîtresse du concert – une effervescence musicale ininterrompue de cinquante minutes, une éruption volcanique de notes sur le magma desquelles l'auditeur est ballotté comme une barque sur l'océan (pour prendre un comparaison ravélienne). L'œuvre est composée pour onze instruments : cordes, harpe, cor et bois (dont un cor anglais très présent), percussions à clavier, et piano. Dans une succession de séquences vif-lent-vif, ces instruments s'interpellent, s'invectivent, se répondent, se juxtaposent ou se superposent, procédant par tuilage, glissement, déphasage. Il faut se laisser aller à l'écoute. C'est du beau, du grand Boulez (tout Boulez ne mérite pas telle appréciation !…)

Admirable fut la direction de **Bruno Mantovani**. Il est chez lui dans cette musique. Il en assume avec une époustouflante maîtrise les constants changements de mesure et de *tempo*, et les départs d'instruments tous azimuts. Il faut avoir une rigueur d'ordinateur pour diriger cette œuvre. La moindre déconcentration de la part du chef et c'est un déraillement collectif. Bruno Mantovani eut cette rigueur – mais avec en plus un frémissement humain qui alimentait la vibration de la musique.

On admira l'imperturbable concentration des musiciens de

l’**Ensemble Orchestral Contemporain**. On peut vous l’affirmer : dans cette interprétation… personne n’était à la dérive !

CRITIQUE, concert. NICE, Théâtre National de Nice, le 26 mars 2025. BOULEZ : Dérive 1 et 2. Ensemble Orchestral Contemporain, Bruno Mantovani (direction). Crédit photo (c) André Peyrègne

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 23 mars 2025. RAVEL : L’Heure espagnole / L’Enfant et les sortilèges. Gaëlle Arquez, Cyrille Dubois, Florian Sempey, Matthieu Lécroart… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada

C’est la fête à Ravel. La saison de l’Opéra de Monte-Carlo s’achève on ne peut plus brillamment sur *L‘Enfant et les Sortilèges* et *L’Heure espagnole* programmés au cours de la même soirée dans la joie et la bonne humeur. Ce faisant, Monaco célèbre deux anniversaires : les cent cinquante ans de la naissance de Maurice Ravel et le centenaire de la création, sur la scène monégasque, de *L’Enfant et les Sortilèges,* le 21 mars 1925. De toute évidence, cent ans plus tard l’« *Enfant* » se porte bien !

La rayonnante directrice de l’Opéra de Monte-Carlo, Cecilia Bartoli, en a confié la mise en scène à son prédécesseur **Jean-Louis Grinda**. Elle a bien fait ! Jean-Louis Grinda a réalisé là un travail d’artiste, d’esthète, d’orfèvre. Il a animé ces *Sortilèges* de mille détails drôles et précis. Il a situé dans un milieu grand-bourgeois cette histoire de sale gosse qui martyrise les objets, les animaux et les domestiques qui l’entourent. Jean-Louis Grinda anime le lit à baldaquin, le fauteuil, la tasse chinoise, il juche la bonne fée au sommet d’une armoire, il fait apparaître le chat en ombre chinoise, présente l’arithmétique au milieu d’un essaim de bonnets d’âne, utilise à bon escient les effets vidéo. Tout cela est réjouissant et réussi.

La distribution est épatante. **Gaëlle Arquez** fait l’enfant. Et qu’est-ce qu’elle le fait bien ! **Axelle Saint-Cirel** incarne sa mère avec brio, **Julie Nemer** est très Chouette, tandis que **Floriane Hasler** se fait Tasse. **Florie Valiquette** fait valoir ses vocalises princières tandis que **Jennifer Courcier** se retrouve en Chauve-Souris et **Cécile Madelin** en Ecureuil. Quant à **Florian Sempey, Matthieu Lécroart** et **Cyrille Dubois,** ils forment un trio de chanteurs comédiens qui nous réjouit autant dans *L’Enfant et les Sortilèges* que dans *L’Heure espagnole*.

Cette *Heure espagnole*, parlons-en ! Jean-Louis Grinda la monte avec une précision… d'horlogerie suisse. Tout fonctionne à merveille… Là encore, la distribution nous ravit. En plus du réjouissant trio Dubois-Sempey-Lécroart, il y a aussi l'horloger de **Vincent Ordonneau** – et à nouveau l'excellente **Gaëlle Arquez** en horlogère.

Dans la fosse, l'**Orchestre Philharmonique de Monte-Carlo** nous sert un Ravel plein d'entrain sous la direction de son chef, l'excellent **Kazuki Yamada**.

A la bonne heure !

CRITIQUE, opéra. MONACO, Salle Garnier, le 23 mars 2025. RAVEL : L'Heure espagnole / L'Enfant et les sortilèges. Gaëlle Arquez, Cyrille Dubois, Florian Sempey, Matthieu Lécroart… Jean-Louis Grinda / Kazuki Yamada. Crédit photo © Marco Borrelli

---

Critique, opéra. PARIS, Palais Garnier le 21 mars

2025. DUSAPIN : Dante, il viaggio. B. Skhovus, C. Loetzsch… Claus Guth / Kent Nagano

Créé en juillet 2022 au Festival d'Aix-en-Provence, l'ultime *opus* de Pascal Dusapin remporte un triomphe pour son entrée au répertoire de l'Opéra national de Paris, porté par une mise en scène magistrale de Claus Guth et une distribution sans faille.

Voyage au bout de la lumière

Des grandes épopées de la littérature italienne, la *Divine comédie* est sans doute celle qui a le moins inspiré les compositeurs (si l'on excepte l'épisode de *Francesca da Rimini* ou celui de *Gianni Schicchi*), un paradoxe pour celui qui définissait la poésie comme « une fiction rhétorique mise en musique ». On connaît la *Dante-Symphonie* de Liszt tandis que, dans le domaine lyrique, l'opéra de Saint-Étienne avait eu la bonne idée d'exhumer en 2019 le *Dante* de Benjamin Godard, créé à l'Opéra-comique en 1890. Plus près de nous, le Palais Garnier avait accueilli en mai 2023 un vaste ballet de Thomas Adès, *The Dante-Project*.

Comme Adès, **Pascal Dusapin** s'inspire des trois cantiques de la *Divine Comédie*, et comme chez Adès, l'Enfer y occupe une place prépondérante. Cet opéra en un prologue et sept tableaux, sur

un livret en italien de **Frédéric Boyer**, cite abondamment les vers de Dante (on reconnaît le célèbre incipit du premier chant ou celui du chant III, à l'entrée des Enfers : « *Laissez toute espérance, ô vous qui entrez* ») habillés d'une musique d'une exigence redoutable et constante. Le compositeur avait déjà puisé dans l'œuvre du *Sommo poeta* (dans *Comœdia*, inspiré de trois extraits du *Paradis* et surtout *Passion* qui débute par une citation du chant II de l'*Enfer*). Dans *Dante, il viaggio*, le compositeur de *Perelà, l'uomo di fumo*, colle au plus près de la prosodie dantesque (il y convoque également le prosimètre de la *Vita nova* à travers le personnage du jeune Dante) et signe en moins de deux heures une fascinante synthèse du poème qu'il ne cherche pas à illustrer pompeusement et prétentieusement.

Toute adaptation lyrique d'une grande œuvre littéraire se fait toujours au prix d'une réduction parfois drastique de la source, avec ici six chanteurs, un narrateur, un chœur à quatre voix et un orchestre d'une quarantaine de musiciens. Le flux musical initial nous installe d'emblée dans une atmosphère angoissante qui verra s'alterner morceaux instrumentaux tour à tour sombres et chatoyants et passages en *recitar cantando*, voire *parlando* (comme pour le rôle époustouflant de la *Voix des damnés* entièrement improvisée), tandis que les rôles féminins sont constamment sollicités dans l'aigu et le suraigu. L'œuvre oscille ainsi entre opéra d'intrigue et opéra de paroles, soulignant la dimension contemplative et allégorique du voyage, celui de toute humanité en souffrance, qui expérimente la solitude et la déraison avant de connaître l'ultime ataraxie. L'envoûtement y est total.



La mise en scène de **Claus Guth** est un modèle du genre et nous plonge d'emblée dans une esthétique cinématographique à la David Lynch : on y voit un homme entre la vie et la mort à la suite d'un accident de voiture (qui défile à travers une forêt labyrinthique), tandis que le rideau qui entoure de temps à autre la scène symbolise le seuil fragile entre la vie et la mort. Cette esthétique cinématographique (les projections vidéo débutent et achèvent l'opéra) est en outre rendue par les éclairages remarquables de **Fabrice Kebour** qui évoquent le mouvement par l'alternance d'ombres et de lumières crue – projetées sur le narrateur par exemple. Le metteur en scène respecte en outre le mélange des registres propre à la poésie dantesque : le tragique côtoie l'ironie grotesque (la Voix des

damnés est un vieux travesti hystérique et la danse macabre tour à tour langoureuse et convulsive se déroule dans une atmosphère aux lumières blafardes dont on ne sait si elle évoque le cirque ou l'asile psychiatrique). L'intérieur d'un salon bourgeois – très beau décor mobile d'**Étienne Pluss** – joue de ses parois coulissantes pour faire apparaître Béatrice, comme surgie du film initialement projeté et rend d'autant plus saisissant le contraste avec l'évocation des Enfers, dont les différents cercles sont évoqués avec un laconisme d'une admirable efficacité théâtrale.

La distribution a quelque peu évolué par rapport à la création aixoise. Dans le rôle du poète, **Bo Skhovus** paraît légèrement moins solide que Jean-Sébastien Bou, malgré la chaleur de son timbre et une probité dans le jeu sans faille : sa présence scénique compense ainsi une faiblesse d'intonation dans le registre grave. Déjà présente à Aix, **Christel Loetzsch**, entendue dans Penthesilea et Lady Macbeth, affronte avec justesse et ferveur la tessiture hybride du jeune Dante : son timbre magnifique de mezzo crée une illusion parfaite. Nouveau changement, la Lucie est défendue de manière impressionnante par la soprano grecque **Danae Kontora** (et n'a rien à envier à Maria Carla Pino Cury de la création aixoise…) : son timbre diaphane et ses aigus cristallins font constamment mouche, comme ceux de la Béatrice de **Jennifer France**, déjà créatrice du rôle en 2022, la virtuosité époustouflante ne tombe jamais dans l'histrionisme gratuit et reste constamment musical. Une mention spéciale doit être accordée à **Dominique Visse**, dont la voix flûtée reste toujours d'une incroyable fraîcheur. Également habitué du répertoire contemporain (on a pu le voir au Châtelet en 1999 pour la création parisienne d'*Outis* de Berio), il campe une Voix des damnés totalement improvisée qui oscille entre le récit, le chant et le cri. Les deux derniers rôles masculins ont aussi été nouvellement distribués : Virgile trouve en **David Leigh** un bien meilleur interprète que le timide Evan Hughes : une basse caverneuse alliée à une posture hiératique, l'incarnation est idéale. Quant au

narrateur **Giovanni Battista Parodi**, sa diction impeccable n'a rien à envier à la remarquable prestation de Giacomo Prestia.

Dans la fosse, **Kent Nagano** continue à défendre avec passion et précision cet opéra à la fois exigeant et envoûtant, grâce à une attention constante aux contrastes que distille une partition pourtant d'une grande sobriété expressive. Le **Chœur et l'Orchestre de l'Opéra national de Paris** se sont substitués aux forces lyonnaises, mais l'excellence est toujours au rendez-vous, magnifiée en outre par l'efficace dispositif électroacoustique de **Thierry Coduys** qui achève de faire de cette soirée de première un grand moment de théâtre musical.

Critique, opéra. PARIS, Palais Garnier le 21 mars 2025. DUSAPIN : Dante, il viaggio. B. Skhovus, C. Loetzsch… Claus Guth / Kent Nagano Bo Skovhus (Dante), David Leigh (Virgilio), Christel Loetzsch (Giovane Dante), Jennifer France (Beatrice), Danae Kontora (Lucia), Dominique Visse (Voce dei dannati), Giovanni Battista Parodi (Narratore), Claus Guth (Mise en scène et chorégraphie), Karine Girard (Responsable de la reprise de la chorégraphie), Gesine Völlm (Costumes) Étienne Pluss (Décors), Fabrice Kebour (Lumières), Roland Horvath (Vidéo), Yvonne Gebauer (Dramaturgie), Thierry Coduys (Dispositif électroacoustique), Alessandro Di Stefano (Chef des chœurs), Orchestre et chœurs de l'Opéra national de Paris, Kent Nagano (direction). Crédit photo © Monika Rittershaus

VIDÉO : Teaser de « *Dante, Il Viaggio* » de Pascal Dusapin à l'Opéra national de Paris

---

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 19 mars 2025. RAMEAU : Samson. J. Ott, A. M. Labin, J. Roset, M. Palazzi… Claus Guth / Raphaël Pichon

Présentée au festival d'Aix-en-Provence à l'été dernier, la nouvelle production de *Samson* de Jean-Philippe Rameau fait cette fois étape à l'Opéra-Comique : de quoi découvrir un ouvrage perdu et reconstruit en forme de *pasticcio*, suite au méticuleux travail opéré conjointement par Raphaël Pichon et Claus Guth, à partir du livret original écrit par Voltaire. Tout, dans ce spectacle, passionne, jusque dans ses excès d'enthousiasme dans la fosse.

Après le projet déjà audacieux de réunir des raretés schubertiennes dans une dramaturgie originale, appelée L'Autre voyage (voir l'an passé), Raphaël Pichon choisit à nouveau de sortir des sentiers battus, en se situant à mi-chemin entre

reconstitution historique et création originale. Accusé d'impiété par la censure, Samson ne trouve en effet jamais le chemin de la scène, expliquant pourquoi la musique est recyclée entre plusieurs autres chefs d'oeuvre raméliens, ce qu'attestent plusieurs correspondances concordantes. Tel un archéologue à la recherche du moindre indice, le chef français s'est attaché à recréer cet ouvrage composé en 1734, dans la foulée du succès du premier opéra de Rameau, *Hippolyte et Aricie*.

Plusieurs éléments de la volonté initiale manifestée par Voltaire ont été respecté, comme la faible place des récitatifs et des divertissements dansés, mais aussi le choix d'une fin tragique, inhabituelle pour l'époque. D'autres choix sont plus contestables, tel que celui de renoncer à suivre la lettre du livret de Voltaire, afin de le réécrire au service d'une nouvelle dramaturgie. Il faut évidemment accepter ce parti-pris (assumé par le chef et le metteur en scène) pour donner sa chance au spectacle. Parmi les innovations, **Claus Guth** choisit de retourner au récit de l'Ancien testament, au moyen de nombreuses citations projetées, qui narrent la vie du héros depuis son enfance. Les références messianiques autour de la naissance de Samson, annoncée par un ange, prennent ainsi une place inattendue. Outre l'ajout du rôle de l'Ange, celui de la mère de Samson permet de recentrer l'histoire autour de sa tragédie personnelle, en victime collatérale des velléités guerrières infatigables de son fils. Les monologues interprétés par la comédienne **Andrea Ferréol**, au ton juste et déchirant, rythment l'action en donnant une autre temporalité, à même de donner une distance bienvenue par rapport aux événements passés.



La volonté de mettre en relief les musiques de Rameau avec une création contemporaine en « *sound design* » est moins indispensable, même si elle donne au spectacle une tonalité plus actuelle. Les ambiances éthérées agissent davantage comme des marqueurs de transitions, auxquels on s'habitue peu à peu. On préfère les autres aspects décisifs du spectacle, de la superbe scénographie revisitée par des éclairages variés et inventifs (notamment un immense néon qui s'abaisse horizontalement pour accentuer les événements surnaturels) à la direction d'acteur mouvante et bondissante, telle une chorégraphie. Les effets de ralentis ou d'immobilisme, toujours surprenants, opposent bien les deux camps en présence.

En dehors de quelques détimbrages en première partie de soirée, **Jarrett Ott** compose un Samson vibrant et incarné, d'une humanité très touchante. La prononciation idéale du français se pare d'un léger *vibrato*, admirablement projeté. On aime la voix puissante d'**Ana Maria Labin** (Dalila), certes moins à l'aise dans la diction, mais dont le caractère fait

ressortir son timbre corsé. Parfois en difficulté dans les accélérations, **Julie Roset** (Timna) ravit dans les passages plus apaisés, faisant valoir des phrasés et un timbre délicieux. Aux cotés des superlatifs **Laurence Kilsby** (Elon) et **Camille Chopin** (l'Ange), seul **Mirco Palazzi** (Achisch) montre quelques limites dans les graves, tout en assurant l'essentiel.

Enfin, la direction de **Raphaël Pichon** emporte tout sur son passage, à force d'énergie incandescente dans les attaques, de *tempi* survitaminés et d'une volonté d'articulation prononcée. Cette direction « *en technicolore*« , aux forte omniprésents, donne un vent de jeunesse à Rameau, qui ne vise pas à faire l'unanimité. Ce geste tempétueux sait heureusement trouver le chemin d'une musicalité plus déliée dans les parties doucereuses, comme un baume apaisant, surtout en dernière partie de soirée.

CRITIQUE, opéra. PARIS, Opéra Comique, le 19 mars 2025. RAMEAU : Samson. Jarrett Ott (Samson), Ana Maria Labin (Dalila), Julie Roset (Timna), Mirco Palazzi (Achisch), Laurence Kilsby (Elon), Camille Chopin (l'Ange), Richard Pittsinger (Premier juge, un Convive), Andrea Ferréol (la Mère de Samson), Pascal Lifschutz (un sans-abri), Orchestre et choeur Pygmalion, Raphaël Pichon (direction musicale) / Claus Guth (mise en scène). A l'affiche de l'Opéra-Comique jusqu'au 23 mars 2025.
Crédit photo © Stefan Brion